

VOIX ET PERSPECTIVES

Vivre dans une ville déchirée par la guerre : des habitants d'Alep témoignent



La route de Al Jadaida, dans les environs d'Alep. 29 janvier 2017. Photo de Sana Tarabishi, ©CICR.

La Revue a choisi d'ouvrir ce numéro avec les témoignages des habitants d'Alep, en Syrie. Les combats dans la ville d'Alep ont cessé au moment où les derniers combattants furent chassés de la partie est de la ville, en décembre 2016, dans le cadre d'un accord, mais la guerre continue en Syrie, y compris dans d'autres quartiers du gouvernorat d'Alep. Ces récits entendent introduire les contributions académiques qui suivent et les placer dans la réalité à laquelle sont confrontés ceux qui vivent dans des villes en guerre.

Ces témoignages ont été recueillis par le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) à Alep du 6 au 8 février 2017. Ces personnes ont accepté de se confier au CICR de façon à ce que tous comprennent quel est leur quotidien. Bien que leurs

souffrances aient été grandes, ils gardent espoir pour le futur. Afin de les protéger ainsi que leurs familles, seuls leurs prénoms sont mentionnés.

⋮⋮⋮⋮⋮

Yasser a 54 ans et vit dans le quartier de Boustan Al-Qasr à Alep. Il travaillait pour le gouvernement syrien jusqu'à son départ en retraite il y a deux ans. Il a eu cinq enfants, une fille et quatre garçons, dont l'un a été tué dans le conflit lors du bombardement de leur immeuble. Il a déménagé à Alep en 1985 et y vit depuis trente-cinq ans. Il a été le témoin du conflit depuis ses débuts en 2011.

Lorsque la guerre a éclaté, les gens ont envahi les rues en signe de protestation contre le gouvernement syrien. Bien que menacé, je n'étais pas intimidé car la plupart de ceux qui me menaçaient étaient mes étudiants. Par conséquent, ils fermaient toujours les yeux sur ce que je pensais de la situation.

J'ai vécu dans des circonstances difficiles car je me suis retrouvé seul dans l'immeuble. Je devais me déplacer jusque dans la zone contrôlée par le gouvernement afin de récupérer mon salaire tous les soixante jours.

Quand le siège d'Alep-Est a commencé pendant le dernier Ramadan en 2016, la vie est devenue encore plus difficile. Les habitants d'Alep-Est n'ont pas pu quitter leurs quartiers pendant 190 jours. Nous n'avions pas accès aux biens de première nécessité ; la situation était bloquée. Mon plus jeune fils avait toujours faim car nous n'avions rien à boire et à manger. Mais aujourd'hui, il est absolument ravi de pouvoir manger du pain et des bonbons. Comme nous étions en pénurie d'eau et d'électricité, nous devions aller à la ferme [un petit terrain de Boustan Al-Qasr utilisé pour cultiver des légumes] pour acheter deux kilos d'aubergines. Nous devions faire la queue pendant des heures, parfois jusqu'à quatre heures. Pour manger des aubergines trempées dans de l'huile sucrée, cela nous coûtait 10 000 livres syriennes. La confiture était clairement inabordable pour beaucoup de gens. Comme la nourriture coûtait extrêmement cher, nous étions forcés de manger différents plats à base de lentilles. J'ai perdu 25 kilos.

Les événements ont pris une tournure dramatique lorsqu'Alep-Est a été reprise. J'avais vraiment beaucoup de mal à gagner mon salaire car il me fallait treize heures pour atteindre ma destination, sans compter le coût exorbitant de cet horrible voyage. On peut difficilement exagérer les difficultés auxquelles nous avons été confrontés au cours de notre vie.

« Nous étions pris entre deux feux. Nous avons l'impression d'être coincés entre le marteau et l'enclume, sans aucune issue possible. »

J'avais une bonne raison de ne pas quitter le quartier. Je possédais deux appartements dans le même bâtiment. Rien ne semblait pouvoir perturber ma tranquillité d'esprit car mon activité était florissante.

Je n'ai jamais voulu avoir à faire avec aucune des parties engagées dans la guerre. Je connaissais très bien les risques qui se posent quand des gens armés pénètrent dans une zone. S'il y avait une position militaire près de chez nous, nous serions en danger car cette zone pourrait devenir la cible d'attaques. C'est malgré tout ce qui s'est passé. La catastrophe s'est produite quand mon bâtiment a été pris

sous le feu croisé des combattants, subissant des dommages irréparables. Mon fils est mort étouffé sous les décombres après l'attaque. Les trois premiers étages de notre immeuble se sont effondrés. Mon fils n'avait aucune chance d'en réchapper.

Nous étions pris entre deux feux. Nous avons l'impression d'être coincés entre le marteau et l'enclume, sans aucune issue possible. Je ne souhaite à aucun être humain de vivre cela.

Après la mort de mon fils, ma femme commença à avoir très peur. Nous ne pouvions plus voir certains de nos enfants. L'aîné servait dans l'armée depuis près de sept ans. J'ai eu la chance de pouvoir envoyer mon deuxième fils étudier en Allemagne, en espérant un avenir meilleur pour lui. Bien que l'organisation du voyage de mon fils m'ait coûté les yeux de la tête, je n'éprouve aucun regret. Quant à ma fille qui avait déjà été opérée deux fois avant la crise pour une blessure à la jambe, elle n'a malheureusement pas pu recevoir de soins médicaux depuis le début de la guerre en raison des problèmes de sécurité. Mon plus jeune fils qui avait des problèmes avec les chiffres recevait un enseignement dans une petite mosquée près d'ici. Quand la mosquée a été lourdement bombardée, l'espoir de voir mon fils bénéficier d'une meilleure éducation a été brisé. Mon voisin, que je connaissais depuis trente-cinq ans, est parti définitivement suite à d'intenses combats. Comme je suis le narrateur, j'ai l'impression que mon histoire touche tout le monde. Nous avons subi des pillages et des saccages à maintes reprises.

Je n'aurais jamais voulu quitter Alep-Est si on ne m'avait pas prévenu. Des rumeurs couraient selon lesquelles les femmes d'Alep-Est étaient victimes de harcèlement. L'idée d'être sous le coup d'une menace imminente nous a poussé à prendre une décision. Nous sommes partis pour un long périple à travers Alep-Est dans le but d'atteindre des zones contrôlées par le gouvernement. Nous sommes partis en fin d'après-midi et sommes arrivés au lever du soleil. J'étais avec quinze membres de ma famille et leurs enfants. Nous avons l'impression d'être au jour du Jugement Dernier. Des milliers de gens fuyaient pour sauver leur vie.

Bien qu'ayant affronté des circonstances extrêmement difficiles, nous espérons toujours en un avenir plus radieux et plus prometteur.

.....

Hamed a 34 ans. Il travaille comme technicien dans une usine de traitement de l'eau chargée de surveiller les pompes à eau en cas de coupure de courant soudaine. Le 24 juillet 2012, des groupes armés ont pris le contrôle de la zone et de l'usine de traitement de l'eau. Le quartier est alors devenu l'objet de la bataille entre les différentes parties. L'usine de traitement de l'eau a été coupée du monde et, à l'un des moments les plus difficiles, des membres d'un groupe armé ont tenté de piller le site. Pendant cette période, Hamed et ses collègues ont travaillé pour faire fonctionner la station et préserver la neutralité de l'eau.

Je suis technicien dans l'usine de traitement de l'eau et je suis père de trois enfants. Mon travail consiste essentiellement à surveiller les pompes à eau en cas de coupure de courant soudaine.

Le 24 juillet 2012, nous avons connu un événement catastrophique lorsque des groupes armés ont fait irruption dans la station de pompage et que la zone est devenue une ligne de front. Toutes les routes menant à la station de pompage ont été coupées après que la zone de Bab Al-Neirah fut déclarée zone militaire.

Malgré les dangers, mes collègues et moi-même sommes retournés à la station afin de reprendre l'exploitation sous l'étroite surveillance du conseil de direction. Plusieurs pièces du site ont été détruites après une série d'attaques mortelles (tirs d'artillerie, tirs de mortier et bombes) sur la zone. Cependant, une pièce souterraine, qui était notre dernier refuge, est restée intacte. En cas d'intenses combats, nous nous sentions pris au piège, restant parfois coincés à l'intérieur des journées entières.

Nous avons été confrontés plusieurs fois à la mort au cours de ces dernières années. Mes collègues et moi-même avons maintenu notre présence en continu dans la station. Nous étions toujours en contact direct avec les combattants. Pendant la crise, nous avons dû travailler toute la semaine, sans répit, dans deux stations de pompage – Suleiman Al-Halabi et Bab Al-Nairab. Nous traversions les lignes de front une fois par semaine, en coordination avec nos partenaires humanitaires et les parties sur le terrain.

« Notre objectif était à la fois de faire fonctionner la station et de préserver la neutralité de l'eau. Nous avons passé des moments terribles ; nous avons l'impression d'être les personnages d'un film d'horreur. »

Ce processus ne se déroulait pas toujours bien et nous étions parfois confrontés à des difficultés. Les noms des travailleurs étaient généralement transmis à toutes les parties avant de franchir les lignes, mais certains travailleurs se sont vus refuser l'accès à un point de contrôle plusieurs fois sans raison valable.

Nous étions formés pour réparer et entretenir le réseau d'approvisionnement en eau dans la zone. J'ai été blessé pendant l'une de ces missions à haut risque. La zone ciblée était unique car elle se trouvait au milieu de trois zones contrôlées par différentes parties : le gouvernement, les groupes armés et les Kurdes. Des affrontements ont brusquement éclaté, j'ai été blessé et ai dû être transporté à l'hôpital Al-Haidareyeh. Ma maison se situe dans une zone qui était contrôlée par le gouvernement. J'ai caché cet incident et ne l'ai jamais raconté à ma famille. Je ne pouvais pas utiliser un téléphone portable car les communications étaient considérées comme très sensibles.

Nous passions généralement la semaine à l'intérieur du bâtiment, car il était interdit d'aller dehors.

Nous avons vécu l'un des moments les plus difficiles lorsqu'un groupe armé a voulu piller les câbles électriques de la station parce qu'ils contenaient une grande quantité de cuivre. Nous nous sommes tenus debout devant eux ; ils ont forcé tout le monde à se mettre à terre et à leur obéir. Au début, nous avons refusé, mais ils nous ont menacés avec leurs armes et ont ensuite pris les câbles et un générateur.

Notre objectif était de faire fonctionner la station et de préserver la neutralité de l'eau. Nous avons passé des moments terribles ; nous avons l'impression d'être les personnages d'un film d'horreur. Nous étions un groupe de personnes vulnérables.

Nous croyions en Alep, en les habitants d'Alep. À travers l'histoire, cette ville a survécu à de nombreuses crises et à des séismes ; elle s'est adaptée à des situations très difficiles. Alep est dotée d'une population travailleuse, d'une population généreuse, gentille et indulgente. Alep n'est pas une ville en sommeil. Elle renaîtra de ses cendres avec l'aide des organisations et de ses habitants. Alep sera à nouveau une ville prospère ; elle sera reconstruite.

.....

Mohammed a 48 ans et est père de cinq enfants. Il gagne sa vie en fabriquant des meubles. Il a été témoin de la transformation d'Alep, d'une ville sûre et tranquille en un lieu précaire soumis à une violence extrême et à des coupures de courant et d'eau régulières.

J'ai 48 ans et j'ai cinq enfants âgés de 22, 20, 16, 12 et 5 ans. Je gagne ma vie en fabriquant des meubles. Auparavant, mon partenaire et moi employions cinq personnes et nous avions d'excellents revenus. Cependant, à cause de la guerre, tous mes bons ouvriers se sont enfuis ; il ne reste plus personne. Nous avons donc passé les deux premières années et demi de la guerre sans travail.

« Nous avons essayé d'aider les familles déplacées, et une famille est restée dans mon atelier pendant quatre mois. Ils pensaient que la guerre ne durerait pas plus de quelques mois. Mais elle a duré beaucoup plus longtemps. »

J'ai alors réalisé que la vie devait continuer car la guerre ne s'arrêterait pas d'un coup. Nous avons repris notre travail mais à plus petite échelle car nous n'avions pas d'ouvriers sur qui compter. Nous avons vieilli. Normalement, à ce moment-là, le responsable peut prendre plus de repos et les jeunes ouvriers reprennent une partie de la fabrication des meubles.

Je me souviens encore de mon patron quand j'étais jeune. Il ne traitait qu'avec les clients tandis que nous (les jeunes ouvriers) étions chargés de la fabrication des meubles. Mais à notre époque, je dois tout faire moi-même, et à la main. Mon travail a été impacté de façon négative – les prix sont dix fois supérieurs à ce qu'ils étaient, la pression est importante et les matériaux essentiels deviennent rares. Cependant, nous n'avons pas multiplié nos prix par dix.

Mon magasin se situe sur la ligne de front, dans le quartier d'Al-Mashraqa. Cette zone a souvent été la cible de tirs d'artillerie, et de nombreux habitants ont perdu des proches. Jusqu'à présent, je n'ai subi que des dégâts matériels (grâce à Dieu).

Beaucoup de gens ont quitté le quartier. Sans vouloir exagérer le pourcentage, je dirais qu'au moins 40 % des habitants sont partis. Je n'ai jamais songé à partir. Les gens qui connaissent bien Alep – ses coutumes et traditions uniques – n'envisageraient jamais de partir. Cependant, je n'en veux pas aux personnes qui ont fui cette ville : elles n'avaient pas le choix. Alep était une ville sûre et d'un endroit tranquille, elle s'est brusquement transformée en un lieu précaire. Nous avons tout et, d'un seul coup, nous n'avions plus rien. Le coût de la vie a progressivement augmenté, jusqu'à atteindre son niveau actuel.

Je crois en Dieu et ma destinée ne me fait pas peur. Je ne peux pas quitter ma ville. Ici, je peux garder ma dignité. J'ai entendu des histoires terribles à propos de la situation des réfugiés. J'avais l'habitude d'être un responsable et de vivre de mon propre travail, de mes propres mains. Je ne peux pas être supervisé par d'autres personnes.

Nous nous sommes adaptés à la situation. Bien souvent, ma femme me demandait de ne pas aller au travail, en raison des tirs d'artillerie ce jour-là. Mais je dois aller au travail – j'ai des enfants à nourrir. Je pense que la mort saura me trouver de toute façon, même si je reste à la maison. Je dois aller au travail ; je ne peux pas rester à la maison.

La situation la plus difficile que j'ai vécue, c'est quand j'ai reçu un appel de mon frère pour m'annoncer que la maison avait été frappée par un obus et que mes plus jeunes filles avaient été tuées. Tout le monde a cru que les filles étaient décédées. Cependant, malgré leurs graves blessures, elles ont réussi à s'en sortir. Aujourd'hui, elles sont en bonne santé. À la suite de cet incident, j'ai développé du diabète et mon taux de glycémie doit être contrôlé.

Des dizaines de personnes ont été déplacées d'Alep-Est. Elles ont toutes vécu des histoires terribles et ont fui les tirs d'artillerie mortels. Certaines personnes ont réussi à créer leur propre entreprise, mais d'autres n'avaient rien, aucun moyen de subsistance. Nous avons essayé de venir en aide aux familles déplacées et une famille est restée dans mon atelier pendant quatre mois. Ils pensaient que la guerre ne durerait pas plus de quelques mois. Mais elle a duré beaucoup plus longtemps.

Ma fille de 11 ans et mon fils de 5 ans n'ont pas vraiment eu d'enfance. Grâce à Dieu, ils sont en sécurité mais ils ont vécu des expériences très difficiles et terrifiantes. Mon fils souffre de temps à autre de crises d'angoisse. En général, il court et se cache dès qu'il entend des bruits forts même lorsque ces bruits ne sont pas dus aux affrontements, par exemple quand on claque une porte.

Mon épouse est une femme forte, mais elle est épuisée depuis quelque temps et a été victime d'un « burnout » psychologique. Elle a récemment perdu son sang-froid et a voulu quitter le pays.

Même dans ces zones contrôlées par le gouvernement, nous avons été assiégés plusieurs fois au cours de ces dernières années. De nombreux articles n'étaient pas disponibles sur les marchés, pas plus que les services essentiels. Mes enfants devaient étudier à la chandelle. Même aujourd'hui, Alep subit des coupures de courant générales. Toute la ville dépend des générateurs, ce qui n'est pas vraiment une solution. Les gens doivent payer toujours plus pour subvenir à leurs besoins élémentaires et la vie est de plus en plus difficile pour les personnes à bas revenus.

L'eau est un problème majeur. Nous subissons des coupures d'eau et les gens devaient donc avoir recours à l'acheminement d'eau par camion-citerne, ce qui représente un coût supplémentaire. Le fioul est un autre problème. Je n'avais jamais eu froid de ma vie mais, ces dernières années, avoir froid l'hiver est devenu chose courante en raison des pénuries persistantes de fioul.

Mon atelier étant proche de la ligne de front, j'ai été très souvent témoin de tirs d'artillerie. Lorsque les tirs d'obus commençaient, tout le monde courait se mettre à l'abri. L'expérience avait montré que d'autres obus frapperaient à nouveau

la zone. Après environ dix ou quinze minutes, nous nous précipitions dans la zone bombardée pour aider les blessés. En général, les combattants présents dans la zone aidaient également les blessés et nous nous étions habitués au bruit des différentes armes. Nous pouvons reconnaître quelle arme est utilisée par le bruit qu'elle émet.

Malgré tout ce qui s'est passé, Alep est une ville et la Syrie est un pays. La solidarité communautaire est la principale problématique ; je suis persuadé que la crise est un nuage noir et que le soleil se lèvera bientôt.